

En 1970, pour la première fois, nous eûmes en main un manuscrit calligraphié intitulé *L'Antougnou ou Le brigand de Cavanac*, cent soixante-dix-sept pages d'un grand cahier aux marges soigneusement tracées. Nous l'avons lu d'un trait aussitôt retenus par le mélange du banal et du tragique dont ce destin de bandit est pétri. Fuyant tout pittoresque le texte n'a rien à voir avec l'écriture régionaliste du temps ; sa manière est aussi singulière que son sujet. Écrit en 1894 ce récit se veut très proche du roman. Si les descriptions sont rares et rapides, les dialogues abondent, le flux de la narration est découpé en longues séquences qui présentent comme autant de chapitres les temps forts de cette biographie. Mais l'ambition de l'auteur est, comme son sous-titre l'indique, de proposer une « étude de mœurs villageoises ». Il multiplie pour cela les incises, les digressions explicatives. Il porte sur son héros le regard d'un analyste.

Chacune de ces pauses nous sembla d'abord ralentir la progression du récit. Le procédé dénote évidemment une plume malhabile. Il révèle l'œuvre unique d'un amateur de romans qui se souvient de ses lectures mais qui ne maîtrise pas tout à fait les techniques de l'écrivain.

De l'auteur ne nous sont d'ailleurs révélées que deux initiales A... C..., il a tenu à rester inconnu, peut-être fut-il trop proche des protagonistes de cette affaire ? Très vite, grâce à Étienne Guizard, le copiste attentif dont nous avons le manuscrit, nous apprîmes que

plusieurs versions circulaient, identiques à d'infimes détails près. La seule variante notable porte sur le lieu où le livre fut composé. Certaines pages de garde précisent « écrit à Cavanac » d'autres « écrit à Barcelone ». Voilà qui brouillait plus encore l'origine du récit.

Mais nous découvrîmes presque aussitôt qu'à Cavanac, et là seulement, aux portes de Carcassonne, une riche tradition orale mettait en scène à la fois le brigand et le roman, la vie racontée et l'œuvre qui la rapporte. Le livre se trouva alors immergé dans un ensemble de discours qui tous se réfèrent à lui. Et ce qui nous avait semblé maladresses du narrateur prit un sens. Autour de cet écrit que l'on se transmettait encore, un vaste jeu d'échos se mit à résonner peu à peu, des relations insoupçonnées apparurent. Dans sa brièveté dramatique la vie de l'Antougnou met en évidence des aspects essentiels de la société villageoise : la définition de l'individu, le rapport aux « marginalités », le statut de l'écriture et du discours historique... Avant de suivre ces diverses pistes nous invitons le lecteur à entrer dans ce récit, à découvrir, sous l'apparente simplicité de la chronique, son énigmatique densité.

Étienne Guizard, aujourd'hui décédé, nous avait transmis sa propre copie du Brigand de Cavanac, elle devait être en partie publiée en 1973 dans un ouvrage plus général, cette publication n'avait pu alors se faire.

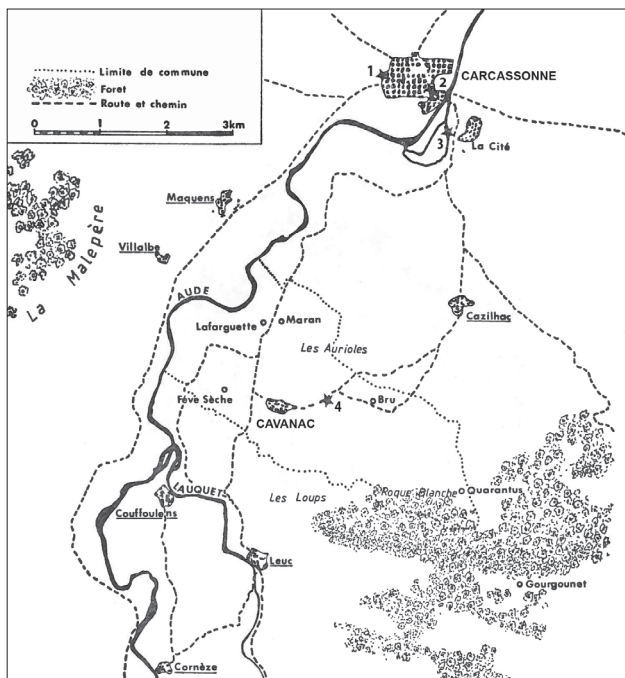
Nous remercions tout particulièrement Henri Lallemand qui nous a communiqué ses enregistrements, Alice Arletaz et la population du vieux Cavanac qui a accueilli avec la plus grande bienveillance nos curiosités.

I
L'ANTOUGNOU
ou
LE BRIGAND DE CAVANAC

Étude de mœurs villageoises

par

A... C... 1894



LE TERRITOIRE DE L'ANTOUGNOU

- 1: L'auberge de la Cloche (actuelle place Davilla).
- 2: Gendarmerie, prison et place du Charbon (école Jean-Jaurès et square Gambetta).
- 3: Béal (bras de l'Aude) et Barbacanne (quartier).
- 4: Le Passadou, où périt l'Antougnou.

Carte Jacques Coularou, CASR, Toulouse.

À sept kilomètres de Carcassonne et en remontant la vallée de l'Aude par la route qui va de ce chef-lieu à Saint-Hilaire, se trouve le petit village de Cavanac dont la population n'a jamais dépassé cinq cents habitants. Assis sur un petit plateau, dernier contrefort des Corbières, ce village n'avait jamais offert rien de particulier jusqu'au moment où se déroula le drame qui fait l'objet de cette véridique histoire.

Nous prévenons le lecteur, que tout, dans ce qui va suivre, est rigoureusement exact.

Plus de cinquante habitants du village vivent encore qui ont connu le triste héros qu'on appelait dans tout le Carcassès « le brigand de Cavanac ». On peut facilement voir dans les archives de la commune les actes de naissance et de décès du personnage, et sa condamnation à mort par la cour d'assises de l'Aude doit se trouver dans quelque poudreux carton du greffe de Carcassonne. Ainsi, dans ce récit, tout sera authentique, même le nom de l'homme qui pendant quatre ans a rempli le pays d'abord d'étonnement et ensuite de terreur. Quant aux noms des autres personnes qui de près ou de loin, ont été mêlées à ce drame, nous les remplacerons par un nom d'emprunt pour le motif bien simple que la plupart ont encore leurs plus proches parents pleins de vie à Cavanac.

À l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire vers 1837, le village de Cavanac était déjà divisé

par deux partis, non pas politiques mais de clocher. Ce qui est aujourd'hui commun à tous les villages du Languedoc, existait déjà dans ce petit bourg ; car si de nos jours toutes les communes sont divisées en deux groupes, dits politiques, on ne doit pas oublier qu'au fond la politique est presque toujours étrangère à toutes ces rivalités et il n'est pas rare de voir un parti voter pour un candidat uniquement parce que le parti adverse vote pour le candidat opposé. On est républicain ou réactionnaire suivant qu'un tel est réactionnaire ou républicain. Tristes mœurs, résultat fâcheux du manque d'intelligence et de largeur de vues dont le moindre effet est de brouiller les familles entre elles et de paralyser l'essor des communes, quand cela n'occasionne pas des catastrophes comme celle que nous allons conter.

En 1837, Cavanac était donc divisé en deux groupes rivaux : le parti du Château et celui des Roumis. Le château de Cavanac avant la Révolution avait appartenu au marquis de ce nom dont un représentant, dit l'histoire, fut chargé par Louis XV d'aller à la frontière recevoir la dauphine Marie-Antoinette, alors fiancée au dauphin qui allait devenir Louis XVI. La chronique du temps ajoute qu'au retour du marquis, le premier mot du vieux roi paillard fut : « Eh bien ! Cavanac, est-elle jolie ? — Sire, aurait répondu le digne serviteur de son maître, je m'en contenterais bien. »

Le langage était à la hauteur des mœurs.

Passé à la maison des De Poulhariès, le château de Cavanac avec ses dépendances fut confisqué à la Révolution et vendu comme bien national. Il fut

acheté par la famille C... et n'a cessé de lui appartenir depuis lors.

Les Roumis étaient une famille originaire du village dont les membres ou les parents et alliés avaient de tout temps fait de l'opposition au Château.

À cette époque, vivait à Cavanac la vieille Françou, veuve d'Antoine Sourgnès dont elle s'était séparée en 1824, restée seule avec un fils unique (Pierre). Du prénom Antoine on avait fait Antoinou et par corruption Antougnou. Le nom était resté et tout le monde dans le village appelait Antoine Sourgnès l'Antougnou et sa femme l'Antougnouno. Après la mort du père, le fils avait hérité de ce nom, et c'est ce nom qui est resté célèbre à Cavanac au point que même aujourd'hui si on demandait à un enfant de dix ans ce que c'est que l'Antougnou, il vous répondrait invariablement que c'est le nom d'un fameux brigand de la commune.

Pierre Sourgnès, dit l'Antougnou, pouvait avoir trente ans à cette époque (il était né le 28 janvier 1807), et gérait tant bien que mal les quelques champs que lui avait laissés son père. Ancien sapeur dans son régiment, il s'était retiré prévôt de gymnastique et de boxe avec un congé sans punitions. Il aimait à rire, quelquefois à boire, parfois à courir le guilledou ; un peu vif, un peu emporté, mais au fond pas méchant ; c'était, disait-on, un bon garçon, un gai compagnon, manquant certainement d'instruction et de principes mais pas dangereux ; voilà pour le moral. Au physique, Sourgnès était un homme plutôt sanguin, d'une taille au-dessus de la moyenne ; un bel homme